

## **Extraits de l'adaptation théâtrale « Une enfance singulière » de Fadéla M'Rabet**

*Fadéla entre avec une théière brûlante, s'approche de la table.  
Fadéla s'adresse à une amie : les spectateurs*

Le son des cloches de la cathédrale Notre-Dame, me rappelle toujours les bracelets de Djedda quand ils s'entrechoquaient. Elle en avait une demi-douzaine à chaque poignet. Djedda ? ... c'était ma grand-mère paternelle.

Je suis née de ses mains, dans sa maison, en 1935.

Dans cette maison de Skikda, une ville proche de Constantine, où j'ai vécu toute mon enfance, vivaient en permanence un minimum de vingt personnes : Djedda, Baba mon père, Oncle Ali, Yemma ma mère, Nana ma tante, mes six frères et sœurs, mes sept cousins et cousines, plus quelques autres parents des environs. Quand l'un de nous manquait, Djedda soupirait : « Que la maison est vide aujourd'hui ! »

Je me souviens encore de ces matinées où nous étions réveillées par la voix chaude de Djedda et celle balbutiante du dernier-né qui répétait après elle : Djed-da, Ba-ba, Al-li, Yem-ma, Na-na...

C'était Djedda qui enseignait l'alphabet avec les prénoms de toutes les âmes de la tribu. Un duo interrompu de rires : elle récompensait l'enfant par des baisers et des chatouilles. L'enfant était au ciel dans ses bras, ce ciel qui l'entourait de toutes parts, et que plus tard il transporterait partout, accompagné de cette voix chantante.

*Bascule lumière. Fadéla s'adresse à sa grand-mère.  
Musique : « voix de Djedda »*

***On venait souvent te chercher pour un accouchement à n'importe quelle heure de la journée ou de la nuit. « Mon dieu, je n'ai rien à me mettre », disais-tu devant ton armoire ouverte où s'entassaient des coupes de tissus de toutes les couleurs. Tu mettais tes plus beaux foulards, te voilais, puis tu cherchais tes babouches fébrilement. (la musique accélère) Tâche difficile, parce que tu t'en servais aussi bien pour éloigner les mouches, les chats ou les enfants que tu visais, quel que soit l'endroit où tu te trouvais. Excités, on t'aidait, on regardait partout, sous le lit, sous l'armoire. (musique et voix).***

***C'est souvent ainsi que, voilée, mais pieds nus, tes multiples bracelets s'entrechoquant, tu t'élançais dans la rue, et nous, la ribambelle de tes petits-enfants, nous courions derrière toi pour te porter tes chaussures retrouvées.***

*Bascule lumière. De nouveau à son amie.*

(...) A midi moins le quart, elle s'écriait : « Vite, vite, les hommes vont rentrer du magasin ! » Les femmes se hâtaient de jeter de grands sceaux d'eau sur le carrelage du patio, qu'elles nettoyaient en un tour de main.

Elles dressaient les meïdat, les tables rondes et basses, l'une pour les hommes, l'autre, plus grande, pour les femmes et les enfants.

C'était Djedda qui présidait à la grande marmite. Elle servait d'abord les hommes. Elle leur donnait le meilleur, le plus gros morceau de viande, le cœur de la pastèque.

Les femmes et les enfants se serraient autour de leur meïda, à distance de celle des hommes.

Djedda distribuait la viande selon un scénario connu, éprouvé et éprouvant. Elle choisissait un morceau, le tendait puis se ravisait, hésitait, enfin le déposait dans l'assiette du destinataire. Pour les préférés, le geste était sûr, rapide, furtif même. Que de rancœurs, que de ressentiments autour de cette meïda, heureusement tempérés par de l'humour et le sens du partage.

(...)Tu sais, nous ne connaissions pas le français, Fella et moi, en entrant à l'école. Nous étions les seules élèves arabes d'une classe de trente-cinq Européennes. Et dans toute l'école, il n'y avait que six Algériennes. Et oui: le service militaire était obligatoire, pas l'instruction publique.

A la fin du premier trimestre, nous étions en tête de la classe. Pas seulement parce que nous avions un goût immodéré pour les études : nous voulions démontrer au monde entier que les Arabes étaient aussi intelligents que les autres. Nous étions fières de nos origines.

(...) Ce qui me frappait déjà, à l'époque, c'était que le monde de l'école et celui de la maison étaient totalement étrangers. Là, on parlait français, ici, l'arabe. Les deux communautés non seulement s'ignoraient, mais se méprisaient.

Pour les européens, nous ne présentions aucun intérêt. Nous n'étions qu'une force de travail. Combien de fois ai-je vu des européens revenir du lieu d'un accident et dire, en haussant les épaules : « C'est un Arabe », du même ton qu'ils auraient dit : « C'est un chien. »

Nous étions stupéfaits devant les énormités que les Européens proféraient devant nous. « Ils ne respectent que la force », alors que nous sommes l'un des peuples les plus affectifs au monde. « La mort d'un enfant n'est rien pour eux, ils en ont tellement », alors qu'un enfant est le bien le plus précieux quand on a rien. « On ne peut pas leur donner le même salaire qu'à un Européen, puisqu'ils n'ont pas les mêmes besoins, ils se nourrissent d'un morceau de galette et d'une poignée de dattes », alors que la dénutrition faisait des ravages.

Une fois, j'ai entendu une Européenne s'étonner devant un vieil homme qui pleurait la mort de sa femme : « Ils ont donc des sentiments ? » Lassés de tant d'insanités, nous avions pris l'habitude de réagir par un « laisse tomber, ils sont bêtes » !

Nous nous sentions tous dans le provisoire, en suspens dans une sorte de no man's land. Nous étions dans l'attente. L'attente de la « vraie vie ».

(...) Mais même chez les femmes qui ne vivent pas une situation si difficile...

Aussi loin que je me souviens, je ne trouve qu'angoisse, terreur même, chez les femmes, quand leurs maris rentrent le soir : la maison n'est pas rangée, ou bien la chorba, c'est une soupe traditionnelle à la tomate, est trop grasse ou trop salée, ou bien les enfants sont mal lavés. Elles sont donc tout le temps sur la défensive, d'avance responsables. Et coupables. Les échos des vociférations des hommes nous parvenaient par les fenêtres, les terrasses, et me terrorisaient.

Les algériens manifestent toujours une grande violence verbale, même quand ils vous veulent du bien.

À tout moment, tout peut basculer. Un algérien peut être tout et son contraire - mièvre jamais. Il y a chez lui le pire et le meilleur, le héros et le voyou. Avec les femmes, c'est souvent le voyou qui prend le dessus.

La façon dont ils s'adressent à elles, sauf à leur mère, cette vieille servante, est chargée de violence et de mépris.

On serait tenté d'expliquer leur attitude par l'apparence peu séduisante de ces femmes. Et oui, à force de gonfler, puis de dégonfler, leur déprime est telle, après le cinquième enfant, qu'elles se veulent repoussantes. En vain : elles continuent d'être ce champ qu'on laboure et ensemence pour produire la richesse la plus convoitée : un garçon.

(... )Dieu ?...

Enfant, je me le représentais sous les traits de Baba protégeant la famille avec les pans de son élégant burnous d'apparat étendus au-dessus de nos têtes.

Très cérébral, Baba nous enseignait un Coran rationalisé à l'extrême. Alors que les croyants font souvent de Dieu un comptable tatillon : combien de gouttes d'alcool as-tu bues aujourd'hui, combien de miettes de porc as-tu mangées, combien de prières as-tu négligées, combien de jours n'as-tu pas jeûné, un être étriqué, égocentrique, exigeant des fidèles une soumission aveugle - finalement, un être à leur image -, Baba faisait de Dieu un rationaliste dont le seul objectif était la santé morale et physique de l'individu et de l'humanité. Un dieu qui demandait plus de subtilité dans la réflexion que de servilité dans l'obéissance.

(...)C'est certainement la liberté d'esprit de Djedda qui m'a également permis d'assimiler deux cultures sans déchirements: je ne me suis jamais sentie écartelée entre deux mondes.

Je m'étonne toujours de l'obsession de ses français qui me demandent régulièrement si je me sens française ou algérienne.

Si, quand mon identité est niée, je suis une Algérie ambulante. Je me dis algérienne comme on brandit un drapeau. Je suis algérienne, c'est toujours ainsi que j'amorce le dialogue avec l'autre. Peut-être parce que j'ai peur que, tôt ou tard, il ne fasse une remarque blessante sur les Arabes. Il faut que, dès le début, ce soit clair pour qu'il n'ait pas à me décevoir si je le trouve sympathique, ou que je ne sois pas obligée de me défendre et de l'agresser en retour.

(...) « Tu as honte? » C'est une phrase que j'ai entendu chaque fois que je n'ai pas annoncé la couleur. De toute façon, je suis piégée. Je dis: «Je suis arabe», «On me répond: « Ne vous en faites pas, nous ne sommes pas responsables de notre origine. »

ou «Ça ne se voit pas » ça, c'était un militant communiste. Je ne le dis pas, on me demande: «Tu as honte?»

### ***Bruit des cloches***

*Bascule lumière – A Djedda :*

*« J'aimerais que vous pleuriez beaucoup le jour de ma mort, pour que les autres voient combien vous m'aimiez. » Ces phrases me brûlent encore.*

*Oui, Djedda, nous avons beaucoup pleuré, mais aucun de tes petits enfants n'était là pour t'accompagner. C'était peu après l'indépendance, le téléphone ne fonctionnait presque jamais, les télégrammes n'arrivaient pas. Ou en retard. Trop tard.*

*Tu es morte au moment où je revenais d'une promenade. Il faisait un temps splendide et je ne cessais de dire : « Ce que je suis heureuse ! » J'ai dû le répéter tout le temps que tu agonisais.*

*Les bijoux allaient bien à ta peau, qui évoquait une tamina : de nombreuses taches brunes parsemaient tes mains, tes bras. Nous t'appelions souvent notre tamina, en te léchant le visage. Tu étais aux anges quand on t'embrassait bruyamment et te faisait des compliments : « encore, encore, nous disais-tu, ce que j'aime vos jolies bouches quand elles parlent de moi. » Tu levais les mains pour nous caresser et tes bracelets tintaient. Et nos corps vibraient de plaisir au contact de ton corps chaud et abondant. Le bruit que faisaient tes bracelets représentait pour moi le chant le plus beau. Un chant aussi beau que ton rire quand tu te moquais des hommes.*